

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

INTERIM

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1927, tome 25, p. 209-214

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Chronique

Lorsque M. le Rédacteur des « Echos » me pria de bien vouloir écrire cinq ou six pages de bonne prose, en lieu et place du chroniqueur ordinaire, douloureusement atteint dans son affection filiale par un deuil cruel, ma première intention, bienveillants lecteurs et lectrices, fut de me répandre en imprécations et en doléances sur la malice des temps, la difficulté de trouver des sujets nouveaux, la hauteur d'une tâche à laquelle je suis mal préparé, etc. etc. Mais je renonce à tant de mensonges : je vous avoue même — confidentiellement — que je suis, comme mes prédécesseurs, on ne peut plus content de remplir la fonction qu'on a eu la gentillesse de me confier.

La matière, du reste, ne manque pas. Je ne vais donc pas vous entretenir de ma chevelure qui flotte au vent du soir, des formes fantomales que la lune prête aux arbres squelettes, des parfums qui s'envolent dans l'air énamouré des nuits, et d'autres choses de ce genre qui ne vous intéresseraient guère plus que moi ; je serais trop mal venu de faire de la poésie alors que la grippe sévit parmi nous.

On m'a raconté comment les petits, touchés par la maternelle sollicitude des R^{des} Sœurs Séverin et Cécile et avides de leurs bons soins, frottent le thermomètre pour qu'il monte plus haut. L'un d'eux usa même du procédé avec une outrecuidance telle que la soupçonneuse infirmière ne lâche plus des yeux ses malades, pendant que péniblement, le mercure se dilate et n'arrive pas à 37 degrés !

On m'a raconté également, (je puis vous narrer cette histoire sans indiscretion puisqu'elle est vieille de plus d'un mois) qu'un philosophe rentré au foyer achevait sans amertume ces vacances de Noël. Malgré sa haute science, il oubliait que la béatitude parfaite n'est pas de ce monde ; mais un condisciple obligeant se chargea de le lui rappeler. Le voici qui s'empare d'un antique bulletin, tel qu'en recevaient nos parents, quand nous étions en Principes. Sur la feuille, les notes s'alignent : Discipline: 0,5 — Politesse: 0,3 Tenue : 0,1 — Exactitude : 0,06, etc. Observations : Cet élève est un fainéant ; nous serions fort heureux qu'il ne revînt pas au collègue l'année prochaine. — La Direction. »

La philosophie est impuissante à nous consoler dans des

épreuves si inattendues ; d'autant plus que l'infortuné eut beau examiner sa conduite passée et franchir même les bornes au-delà desquelles le vigilant *Scrupule* nous reproche le bien que nous avons fait : aucune buée opaque sur la nette transparence de sa conscience. Son passif révélait, il est vrai, quelques gaffes disciplinaires, l'orgueil qu'il conçut lors de cette mémorable soirée des Rois, où il se montra chef d'orchestre accompli ; mais de là à dire qu'il était un fainéant indésirable au Collège, c'est, avouez-le, tirer une conclusion trop large de ces modestes prémisses.

Désespéré, il s'en fût chez son Curé. Celui-ci, ému par ces larmes d'adolescent, décida, paternel, de téléphoner au Directeur du Collège. Ainsi fut découverte la supercherie et on dit que la victime en faillit devenir malade pour de bon.

Au Lycée, cette affaire fit du bruit. On en oublia pour un instant la Maturité. Ces Messieurs de Physique jugeaient que la préparer dignement, c'était, avant tout « trouver une carte idoine à en perpétuer le souvenir ». Mais les Syntaxistes affectent d'appeler aussi « Maturité » l'examen de promotion destiné à les retenir une année encore dans leur classe ou à leur ouvrir, s'ils sont jugés suffisamment dégrossis, la porte des Humanités. Oubliant consciencieusement les moralités de la Fontaine, ils trouvèrent bon d'imiter la grenouille de la fable qui voulut ressembler au bœuf. La Fortune, toutefois, leur fut moins cruelle qu'à l'orgueilleuse pécore des marais et pour une fois, la fable mentit. On peut s'imaginer l'indignation de ces Messieurs, quand ils apprirent que ces blanc-becs de 4^{me} avaient confié à un artiste l'exécution d'une carte rivale. Les Maturistes — les vrais — décidèrent d'envoyer une délégation auprès de M. le Directeur pour empêcher une telle ignominie. Les autres — les faux — profitèrent de la longueur des pourparlers pour achever leur chef-d'œuvre et ils l'offrirent gracieusement aux Physiiciens sortant de la séance. Agonisants de dépit, ceux-ci l'acceptent et prétendent, non sans raison, que cette carte est une vulgaire reproduction d'une œuvre médiocre. A peine accordent-ils quelque originalité à l'inscription : « En avant la Maturité ». Il n'en reste pas moins vrai que dans leurs rangs, il ne se trouva aucun artiste capable d'en faire autant.

Les Physiiciens en perdirent le boire et le manger. Ils

éprouvèrent même une perturbation mentale, telle qu'ils ne furent pas le moins du monde étonnés, lorsque l'un d'eux, récitant sa leçon d'histoire, prononça avec sa candeur coutumière la phrase suivante : « Brûlant du désir de prendre sa revanche, Charles le Téméraire assiégea au printemps de l'année 1476, la ville forte de Morat. Le commandant de la garnison, le vaillant Adrien de Bubenberg « téléphona » à Berne pour demander du renfort. »

Cet état pathologique atteint même, dit-on, un élève, membre des plus influents, de l'Agaunia. Il expliquait l'affiche qui annoncera les représentations de Carnaval. Croyant parler à des ignorants, il indiquait les raisons profondes qui avaient guidé l'artiste dans le choix du sujet. Il dissertait à son aise sur l'éloquence des symboles, la pureté des lignes, l'harmonie des parties. Absorbé dans la contemplation du chef-d'œuvre qu'il tenait en mains, l'orateur n'avait pas remarqué que l'artiste, stupéfait des conceptions hardies qu'on lui prêtait, composait tout son auditoire...

Après tant de bagatelles, je ne manquerai pas de signaler l'apparition d'un nouvel Affichoir au Collège. Personne ne s'en doutait. Un beau jour, on vit l'ancien surmonté d'un fronton. L'on s'émut dans les hautes classes : on crut avoir trouvé un argument formidable en faveur de l'évolution. Cet affichoir fut incontinent assimilé aux « Cerithium diaboli », dont le nombre de décorations augmente à mesure qu'évolue l'animal : ce qui provoque une multiplication indéfinie des espèces. Ainsi, ce fronton, personne ne l'a vu croître, personne même ne l'a vu naître, et cependant, il est là. Il faut se soumettre au fait. Il peut se faire que plus tard la science donne des conclusions capables de satisfaire tous les esprits altérés de vérité et curieux de l'origine d'un tel phénomène, mais, dans l'état actuel de nos connaissances, convenons que seule l'hypothèse évolutionniste l'explique avec quelque probabilité.

Mais le lendemain, l'agitation monta à son comble. Cet amour de la symétrie que l'on retrouve chez les cristaux fit sortir du mur un nouvel affichoir, en face du précédent. Pour le coup, l'évolution ne suffisait plus : on dut recourir à la génération spontanée.

Pour nous, qui ne croyons pas à cette génération spontanée et qui savons, Monsieur le Recteur, que cet affichoir fut élevé par vous pour y exposer les communications

officielles, nous espérons de votre compatissante bonté qu'il sera toujours agréablement fourni en annonces de congés.

Nous ne croyons pas les mauvaises langues qui attribuent au professeur des Allemands, l'initiative d'un si grand progrès. Nous savons que sa sollicitude est grande, mais qu'elle ne s'exerce pas au-delà du cercle de ses élèves. A preuve, la séance du cinéma dont il les gratifia si généreusement, il y a quelques jours. On a même prétendu qu'un petit Allemand, pénétré de reconnaissance, glissa aimablement entre les deux portes de cet éminent pédagogue une bouteille de liqueur, bien dodue. Mais le destinataire d'un tel présent, plein de méfiance sur l'origine et la nature du liquide, se garda bien de l'identifier à ses propres dépens et jugea prudent de le réserver pour ses invités.

Il fut en cela moins naïf que l'un de ses confrères, lequel faillit pleurer d'émotion, lorsqu'au retour des vacances de Noël, il attribua à la tendresse de ses élèves pour leur maître le compliment touchant que deux farceurs avaient écrit au tableau de sa salle de classe.

D'autres compliments — ceux-là plus sincères — furent offerts à MM. les RR. Chanoines Tonoli, Michelet et Chevalley, lors de la Saint François. Peut-être l'un ou l'autre d'entre eux, ne fit-il que semblant d'y croire; malgré tout, MM. Michelet et Chevalley conduisirent leurs élèves en promenade, et peu s'en fallut que M. Tonoli lui-même n'eût la faiblesse d'octroyer aux Physiciens la même faveur. Il fut heureusement retenu sur cette pente dangereuse, où l'entraînait son cœur, par un autre professeur ami de l'ordre et de la précision, j'allais presque dire de l'exactitude. Dieu sait la déception des élèves frustrés dans leurs espérances; aussi, celui-là qui en était la cause pensa-t-il racheter son crime en leur montrant en plein jour, dans l'azur éblouissant du ciel, la planète Vénus au bout de son télescope.

Toujours est-il que l'après-midi de congé que les Physiciens avaient escomptée pour une partie de luge leur passa bel et bien « sous le nez ». Mais la contrainte imposée à leurs goûts sportifs fut compensée par la jouissance intellectuelle que leur procura quelques jours plus tard la Conférence du grand peintre français, Maurice Denis.

Cette admirable causerie, offerte au Lycée et à la Section des Grands nous révéla l'influence franciscaine sur la peinture du moyen-âge et celle des temps modernes.

Je m'abstiens de tout commentaire, puisque les lecteurs des « Echos » ont l'avantage d'apprécier dans ce numéro un article sur ce sujet. Il serait du reste fort prétentieux de ma part de porter un jugement sur des matières qui exigent une puissance de spéculation et un « habitus » d'art que je suis bien loin de posséder. Qu'il me suffise de remercier l'artiste éminent qui ne dédaigna pas de s'arrêter quelques instants devant un si humble auditoire. Il n'était pas un étranger à l'Abbaye, puisqu'elle se vante à bon droit de posséder de lui la superbe mosaïque du maître-autel ; il l'était davantage au Collège ; désormais il n'en sera plus ainsi, car nous garderons, avec les enseignements reçus, le souvenir de la simple et condescendante bonté dont il a fait preuve envers nous.

Comment nous défendre d'un sentiment d'orgueil à la pensée que nous assistons, petits collégiens, à des conférences d'un niveau intellectuel si élevé ? Il faut avouer que peu de maisons d'éducation ont le privilège de recevoir des conférenciers tels que Jacques Maritain, Henri Ghéon, Maurice Denis. Mais si nous avons le droit d'en être fiers, nous avons aussi le devoir, ne l'oublions pas, d'être reconnaissants, non seulement à ces maîtres, mais aux autorités qui les invitent à venir parmi nous.

L'estime que nous témoignons aux conférenciers étrangers ne nous empêche point d'apprécier à leur juste valeur les hommes éminents de notre pays. C'est pourquoi nous remercions M. le Recteur d'avoir bien voulu nous mettre en contact avec ce catholique à la foi vivante et ce juriconsulte distingué qu'est M. le juge fédéral Piller. Pendant plus d'une heure, il nous a tenu sous le charme de sa parole. En venant nous parler de l'Université de Fribourg, il avait deux buts : nous faire mieux connaître **notre** Université et surtout remplir un devoir non seulement de reconnaissance, mais aussi de justice à la mémoire du regretté M. Georges Python, son fondateur. Ceux qui ont entendu M. Piller n'oublieront pas avec quelle émotion il nous a retracé l'activité du grand Conseiller d'Etat, « que Dieu, dans sa sagesse et dans sa bonté incompréhensibles, jugeant que cet homme avait assez souffert, vient de rappeler à Lui. » Ils n'oublieront pas non plus que le

Souverain Pontife Léon XIII a fait aux catholiques suisses un devoir impérieux de soutenir l'Université de Fribourg. Que M. Piller soit remercié de nous l'avoir rappelé et qu'il soit assuré qu'à notre sympathie pour l'œuvre dont il nous a entretenu son souvenir restera fidèlement lié.

Dans l'intervalle qui sépara ces deux conférences, les Humanistes ont fêté leur professeur, M. le Ch^{ne} Moret. Je regrette beaucoup de n'avoir aucun détail sur la façon dont il le firent, pas plus, du reste, que de la fête de saint Jean Chrysostome, où j'ai rencontré trois rhétoriciens en cravates noires. Pauvres rhétoriciens ! Ils ne savent qu'imiter !.. Il est curieux de constater que si les romantiques aiment à renouveler la poésie, ils ne renouvellent guère leurs accoutrements. On a dit que l'homme est composé d'un corps et d'une âme, et d'un gilet rouge s'il est romantique : on pourrait dire tout aussi bien qu'il est composé d'une âme et d'un corps, et d'une Lavallière, s'il est rhétoricien. Mais la formule serait peu poétique.

Ces rhétoriciens viennent malencontreusement se glisser dans ma chronique — bien malgré eux peut-être — au moment où je parlais de la fête de M. Moret. C'est ce qui m'a fait oublier que ce jour-là le Directeur de la Fanfare s'était mis en frais pour trouver des productions toutes neuves.

Des félicitations chaleureuses lui furent prodiguées, au salon, par MM. les Chanoines. Il en fut si touché, qu'il décida, dit-on, de se vouer désormais à la musique. (Sous toute réserve).

Intérim.